

Stéphane ROUGEOT

Le Dos Fin
Apprend à Nager

Le Sabir Numérique

Du même auteur

Romans

Les Ailes Ardentes
Blanche Allogène, 4
tomes
Chamaneries
Un Chant sur la Magie
Infuse
La Convergence des Alizés
D'Échéance
De Joie et de Sérénité

Le Dos Fin apprend à
nager
Omine
Le Parfum du Sommeil
Le Revers de l'Âme
Scam Masters
Urgences Ascenseurs,
2 *tomes*
Le Vol du Siècle

Recueils

À la Vôtre
Anatomie d'une Enfance
Ravagée
Le Dos Fin
Mémoires d'Autracie
Les Mites et les Jambes
Nouvelles Actuelles
Nouvelles d'Ailleurs

Nouvelles Dérangeantes
Nouvelles Étranges
Nouvelles Inspirations
Tel est Féérique
Urgences Ascenseurs,
J'Écoute ?
Visions

Théâtre

Brave Magot
Ce Soir c'est la Fin du
Monde
Déjà Vu
De Toit à Moi
En Grève
Éperdue et perdue
FarNIET !
N'attendons Pas que le
Ciel Nous Tombe Sur la Tête

Ne pas Appuyer sur le
Bouton
La Nuit des Cambrioleurs
Panique sur la Liste
Saynètes à la dérive
Saynètes et Sans Bavures
Les SOUSperhéros se
rebiffent
Le Tort Ment 2 *tomes*
Un Truc en Plus

Séries

GoldenBra 4 *épisodes*
ÊtrAnge Gardien 3
épisodes
Jeu de Loi 3 *épisodes*

Des Justes 1 *épisode*
Les SOUSperhéros
1 *épisode*

Dos Fin échaudé et Chattes en Chaleur

Chère lectrice, cher lecteur, pour ceux d'entre vous qui connaissent déjà notre agent secret d'un genre « spécial », aucune mise en garde supplémentaire n'est nécessaire. Pour les autres... attendez-vous à découvrir un personnage hors normes, aux antipodes de l'image que vous vous faites sûrement de ce métier et de ceux qui l'ont choisi.

Si l'autre ouvrage présente plusieurs tranches de sa vie sans véritable lien les unes avec les autres, vous avez droit cette fois à un véritable roman, où chaque histoire est en lien direct avec celle qui précède ainsi que celle qui suit, bien qu'elles puissent très bien être lues

indépendamment. Vous constaterez que même sur des missions plus conséquentes, notre agent n'en reste pas moins fidèle à lui-même.

La fourgonnette roule à une allure modérée dans la ville. Pour tout un chacun, il pourrait très bien s'agir d'un véhicule professionnel, dont le propriétaire, après une dure journée d'un labeur harassant, rentre chez lui prendre un repos largement mérité. Le logo de plomberie collé sur les côtés tendrait d'ailleurs à le confirmer.

La présence d'une Twingo qui la suit, pour ainsi dire parechoc contre parechoc sans perdre le moindre centimètre, compromet cependant cette belle hypothèse. Les malabars qui l'occupent n'ont pas du tout la tête de l'emploi. Déterminer le physique type d'un plombier est très difficile, mais des costumes noirs, des lunettes de la même couleur, et des faciès durs et fermés ne laissent pas la moindre place au doute, à moins bien sûr qu'ils se rendent à un bal costumé et qu'ils aient tous choisi le même déguisement, quelle que puisse en être la raison. Cela pourrait néanmoins expliquer leurs visages fermés, frustrés qu'ils seraient d'avoir tous eu la même idée, leur octroyant un ridicule qui va leur coller à la peau un bon moment auprès des autres invités qu'ils éviteraient un certain

temps suite à ce malheureux incident.

Si l'on pouvait avoir une toute petite idée de la cargaison, plus aucune hésitation ne serait permise, et il serait vivement conseillé de changer de trottoir ou de partir dans la direction opposée.

Car ce qui se cache, enroulé dans une grande bâche en plastique bleu, n'est autre qu'un corps humain.

D'un coup, la tension monte, et la petite digression précédente qui aurait pu amener une ambiance décontractée, voire hilarante, est placée en second plan.

Brutalement, les deux véhicules s'immobilisent devant un entrepôt qui ne paie pas de mine. En ce début de soirée de l'été naissant, le soleil est encore haut, mais la circulation – la présence de quiconque, d'ailleurs – se fait très rare dans ce quartier industriel. Une pancarte, arborant le même nom que la camionnette, présente un équilibre précaire au sommet de la façade.

Tous les hommes descendent. Deux d'entre eux s'occupent de prendre le chargement sans ménagement, mais avec une certaine vigueur, du fait de son poids important. Pour ceux qui n'ont jamais tenté de déplacer un corps humain, c'est très lourd !

— Hé, Paulo ! L'amoche pas trop, quand

même !

— Qu'est-ce t'as, Mounir ? Tu veux t'en charger ?

Le Mounir en question n'a pas le gabarit de Paulo, aussi décline-t-il d'un geste la proposition pourtant alléchante.

Un autre type ouvre la porte avec une clé tirée de sa poche, puis s'engouffre dans le passage sombre, suivi par tous les autres.

La bêche est déposée avec toujours autant de délicatesse au milieu d'une pièce servant à la fois de bureau, de cuisine – avec un évier encombré de vaisselle sale, une petite cuisinière à deux feux ainsi qu'un minuscule frigo débordant de bières – et de salle de jeux à en juger par les cartes et les jetons qui traînent sur la table.

Le corps émet un léger râle en heurtant le sol. Il est encore en vie, seulement inconscient.

La lumière du lustre couvert de toiles d'araignées vacille puis se stabilise. L'installation électrique n'est plus de première jeunesse depuis longtemps, et subit des réparations de fortune quand cela devient obligatoire. Aucun membre du personnel ne semble avoir de réelles compétences d'électricien.

— Faut l'attacher, le chef sera bientôt là !

La menace semble faire son effet, car deux

hommes s'affairent à dérouler le plastique, tandis qu'un troisième tire la chaise à roulettes du bureau pour l'approcher, puis récupère un rouleau d'adhésif en toile plastifiée, réputé solide, mais se découpant facilement d'après le slogan imprimé sur l'emballage.

Apparaît bientôt le corps inanimé d'un homme, la quarantaine toute fraîche, plutôt charmant – voire carrément canon selon une grande partie de la gent féminine – et relativement musclé, ce qui justifie son poids plus important que la moyenne. Ils doivent s'y prendre à deux, un à chaque bras, pour le soulever et l'asseoir, tandis qu'un autre déroule le scotch autour de ses poignets, son torse et ses jambes, avant d'en ajouter un morceau sur sa bouche.

Un Porsche Cayenne se gare à côté de la Twingo, accentuant encore plus sa taille ridicule.

L'individu roux qui en descend n'est autre que le propriétaire des lieux. Lorsqu'il arrive devant le prisonnier toujours inconscient, mais ligoté et bâillonné comme il se doit, son visage se barre d'un sourire satisfait.

- Vous l'avez pas trop ménagé, j'espère ?
- Juste ce qu'il faut, patron.
- Bien. Réveillez-le.

Sur les six hommes de main qui sont en cercle autour de la pièce, c'est Mounir qui s'avance.

Une bonne paire de gifles suffit pour faire émerger l'inconnu, qui cligne des yeux plusieurs fois avant d'essayer de se débattre et de parler. Quand il réalise que ses mouvements sont entravés, il se calme, puis fixe le rouquin intensément. Ce dernier lui demande :

— Alors, qu'est-ce t'as à nous dire ?

Il n'obtient qu'un silence pour toute réponse.

— On sait que tu te fais appeler Philippe Bouvard. Pourquoi tu nous surveilles ? Qui t'envoie ? Et qui t'es ?

Devant l'absence de réaction de son prisonnier, il reprend :

— Tu ressembles pas à Philippe Bouvard. C'est pas ton vrai non, n'est-ce pas ?

Cette fois, il reçoit un mouvement de la tête, caractéristique d'une négation.

— Alors comment tu t'appelles ?

Le mutisme dont fait preuve le gaillard attaché commence à l'énerver. Il hausse la voix :

— Comment tu t'appelles ?!

Un autre homme de main, avec un ventre qui trahit une première place largement méritée au classement des consommateurs de bières, lève timidement une main :

— Patron, peut-être qu'on devrait lui enlever le scotch de la bouche ?

Après l'avoir fusillé du regard, le chef change de tactique et préfère le congratuler :

— C'est pas bête, Riton. Mais j'ai pas confiance en lui, tu veux pas le faire ?

— Moi ? Euh... Si, bien sûr.

Riton s'avance, gratte le bord du ruban pour en décoller un coin, puis tire doucement. Il est interrompu par une remarque de son patron :

— T'as peur de quoi ? Vas-y franchement, bon sang ! Il va pas te mordre !

Il s'exécute en tirant d'un coup pour arracher ce qui restait. Philippe ne bronche pas.

Tandis que Riton retourne à sa place, le chef reprend son interrogatoire.

— Alors, tu vas pouvoir parler, maintenant ?

Malgré ses liens, le prisonnier hausse les épaules.

— Dis-moi qui t'es !

La voix de Philippe est beaucoup plus haut perchée que son apparence ne le laissait supposer, et arrache quelques sourires dans l'assistance.

— Non.

— Tu sais qu'on a tout notre temps, que j'ai plusieurs hommes baraqués et que personne ne t'entendra crier de toute la nuit ?

— Même pas peur.

— T’as envie de jouer ? Comme tu veux.

Le chef fait signe au plus costaud :

— Mario, à toi !

Mario était l’autre porteur, avec Paulo. Il n’a jamais compris son surnom de « Bruce Banner », mais la réflexion n’est pas son fort. Pourtant il est toujours fan du géant vert énervé – la version plus calme des boîtes de maïs étant moins impressionnante.

Peu habitué à ces séances de punching ball, il préfère demander conseil :

— La tête ? Le ventre ?

— Fais-toi plaisir, mon grand !

Un crochet à gauche, un autre à droite, puis un direct dans l’estomac pour finir, et il recule. Son adversaire ne semble pas ressentir la moindre douleur :

— Même pas mal.

Mario regarde son chef :

— Je continue ?

— Vas-y, je t’arrêterai.

Finalement, après plusieurs minutes, c’est le colosse qui arrête. Son chef ne l’entend pas de cette oreille :

— Continue !

— Patron, je peux pas mettre des gants ? Ça commence à faire mal, à force.

Il montre ses poings rouges de sang – le sien autant que celui de sa victime – et bouge ses doigts difficilement.

— Quoi ? T’as mal ? Pourtant, lui...

Le chef pointe Philippe, toujours impassible.

— Lui, il a pas l’air d’avoir mal.

— Ben je sais pas. Il doit pas être fait comme les autres.

— « Pas être fait comme les autres » ? Tu crois qu’il est en béton armé, ou quoi ? Bon, écarte-toi. De toute façon, il est temps de passer à la deuxième phase, parce qu’on n’arrivera à rien, comme ça.

D’un tiroir du bureau, l’homme à la Porsche sort un petit flacon rempli d’un liquide incolore, ainsi qu’une seringue. À cette vue, Philippe semble terrifié.

— Attends, t’as peur d’une aiguille ? Ah ! Ah ! Les gars, arrêtez tout ! On a trouvé comment le faire parler !

— Non, j’ai pas peur de l’aiguille en elle-même, mais vous la stérilisez ? Je voudrais pas refiler de l’intelligence au prochain qui se fera un shoot.

— T’inquiète, elle sert qu’à faire parler, celle-

là. Autant dire qu'elle voit pas souvent de grandes quantités d'intelligence. Sinon on n'en aurait pas besoin... Parce que les gens intelligents parlent tout de suite devant plus fort qu'eux.

Il prend son temps pour prélever précisément dix millilitres du produit, puis pour s'approcher du bras droit de Philippe. Un nouveau geste, et un autre de ses hommes accourt pour relever la manche de chemise jusqu'au niveau du biceps.

— Vous voulez que je trouve un garrot, patron ?

— Non, c'est pas la peine, je trouverai bien une veine, même si ce gars semble pas en avoir beaucoup.

Le prisonnier est tellement crispé que ses vaisseaux sont en effet très apparents entre sa peau et ses muscles. Dès la première tentative, le long fil métallique pénètre jusqu'au sang. La pression sur le piston envoie directement le liquide se mélanger aux globules.

— Voilà, maintenant y'a plus qu'à attendre que ça fasse effet. Normalement, c'est assez rapide. Alors, comment tu t'appelles ?

— Philippe... Bou... Philibou... Philoubi...

— Vous voyez : suffit d'être patient, et bientôt il ne pourra plus s'arrêter de raconter sa vie

! Bon, tu le sors, ton « bou » ?

— Philippe...

Le visage crispé, le prisonnier lutte contre un ennemi qui prend peu à peu possession de son cerveau par l'intérieur. Ses tempes deviennent luisantes de la transpiration que génèrent ses efforts.

— Ton nom !

— Mon... nom... Philippe...

La tête penchée en avant, un filet de bave coule de sa bouche.

— Je suis le... Capitaine Philippe Judelle... membre du service actif de... la D.G.S.E. et...

— Bon, voilà qui est mieux ! La suite ?

— Et je... je suis né le vingt-et-un août mille...

— On s'en fout ! Maintenant, ce qu'on veut savoir, c'est qu'est-ce que tu nous veux ! Pourquoi t'es après nous ? Et qu'est-ce que t'as déjà découvert ?

Sans sortir de l'état léthargique dans lequel il se trouve dorénavant, Philippe marmonne :

— Judelle... actif... vingt-et-un août...

— Non, la mission ! Quelle est la mission ?

— Mission... Acheter du pain... Pâtes... Patates... Poisson... Pastèque... Pêtitif...

— Pas la liste de tes courses, bon sang ! La MISSION !

— Claire court...

Le patron se penche vers Philippe, pour tenter de percevoir des mots ou des syllabes très faibles :

— Oui ? C'est qui Claire ? Pourquoi elle court ?

— Leclerc... Courses...

Pour éviter de s'énerver davantage, l'interrogateur se redresse et marche autour du prisonnier :

— Soit il est très fort, soit il est au courant de rien.

L'un de ses hommes, parmi ceux qui apparemment réfléchissent le plus, se permet d'intervenir d'une voix timide :

— S'il était si fort, pourquoi il aurait donné sa véritable identité ?

Encore une fois, le chef préfère féliciter son employé plutôt que l'engueuler :

— T'es pas bête, toi.

— Par contre, j'explique pas comment il pourrait ignorer sa propre mission.

— Pas bête, mais faut que je finisse ton idée : il n'est pas en mission. C'est qu'une putain de coïncidence ! Il n'a rien à faire avec nous.

Un autre se mêle à la conversation :

— Dans ce cas, on ferait pas mieux de le

relâcher ?

— Le relâcher ? Non ! On peut plus le relâcher maintenant. Les gars, vous vous rendez compte qu'on a enlevé et torturé un agent secret ! Vous savez ce qu'on risque ? Gros. TRÈS gros !

— Patron, avec votre produit, ça va pas lui faire perdre la mémoire ?

— Malheureusement non, j'avais pas les moyens de prendre celui qui fait aussi oublier.

— Ah, dommage.

— Comme tu dis. Non, maintenant, plus le choix : faut passer à l'étape suivante ! Il DOIT savoir quelque chose. Et il DOIT nous le dire ! On pourra s'en servir pour faire pression.

Comme ça n'est encore jamais arrivé que le liquide miracle ne produise pas l'effet escompté, personne ne sait en quoi consiste la suite des événements.

— Patron ?

— Quoi ?

— C'est quoi, la phase suivante ?

— On va le chatouiller jusqu'à ce qu'il parle !
Enlevez-lui ses chaussures !

Comme deux hommes s'avancent et se baissent aux pieds de l'espion, le rouquin secoue la tête en soupirant :

— Mais j'ai vraiment que des abrutis dans

mon équipe, c'est pas possible ?!

Ils s'immobilisent et le regardent, sans comprendre ce qu'ils ont pu faire de travers.

— C'était juste une blague ! Une putain de blague ! Vous imaginez quand même pas qu'on peut torturer un agent des services secrets en promenant une plume sous ses pieds ?

— Ben pourquoi pas ? Je supporte pas ça, moi, les chatouilles...

Paulo lève la main et attend qu'on lui donne la parole :

— On va utiliser la torture psychologique ?

— Ah, et qu'est-ce que c'est, selon toi ?

— J'ai vu ça dans un film : on le brise, on le traite comme un esclave, on lui fait croire qu'on est les seuls à faire attention à lui, à le nourrir, à lui permettre de vivre. Et d'ici un an, on pourra en faire ce qu'on veut.

Le patron, navré au plus haut point, soupire à nouveau :

— C'est pas avec le peu de cerveaux que vous avez qu'on va pouvoir lui torturer le sien !

— Alors, dites-nous, patron !

— Ouais, vous nous traitez d'idiots, mais vous nous laissez dans notre ignorance !

Ravi de se sentir supérieur, le chef cède à leurs demandes :

— Je vais faire mieux que vous raconter : je vais vous faire une démonstration. Par contre, j'ai besoin d'un peu de matériel.

Il sort passer un coup de téléphone depuis sa voiture.

Une demi-heure plus tard, une Audi break arrive et stationne derrière le Cayenne. Le patron s'approche de la vitre baissée côté conducteur, puis donne un numéro d'ordre à chacun des cinq passagers. Pour finir, il demande au premier de le suivre avec ses accessoires pris dans le coffre.

Il retourne dans la pièce aux supplices, s'arrête dans l'encadrement de la porte, et se lance dans le petit discours qu'il prépare depuis un bon moment :

— Messieurs, je vous avais promis une démonstration de la phase ultime de la torture. Puisque la douleur n'a rien donné, et que la potion de vérité ne lui a rien fait révéler d'utile, j'ai décidé de passer à la vitesse supérieure. Qu'est-ce qui, selon vous, pourrait faire avouer n'importe quoi au plus endurant des hommes ?

Il attend une poignée de secondes pour accroître son effet, puis :

— Le seul moyen de mener un homme là où on souhaite, c'est... le sexe ! Oui, c'est bien le sexe

qui dirige le monde ! Et qui dit sexe, dit partenaire.
Voici venir...

Un claquement retentit, surprenant tout le monde.

Une femme brune, habillée de cuir et tenant un fouet à la main, pénètre dans la pièce. Son ton est excessivement autoritaire :

— Silence ! Je veux plus entendre le moindre bruit, c'est compris ?

Philippe, sous l'effet déclinant de la drogue, bafouille :

— À vos ordres... madame !

Elle s'approche de lui en le fixant froidement.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— « Silence » ! Ben c'est ce que vous avez dit, non ?

Nouveau claquement de fouet. La femme recule d'un pas, puis donne un coup de pied dans le torse de l'espion, si fort que sa chaise bascule en arrière.

— Tu parleras uniquement quand je te l'autoriserai, d'accord ?

Il comprend enfin où est son intérêt, et se tait.

— Bon, je préfère ça.

Elle fait le tour, et vient difficilement soulever la chaise pour la remettre debout. Ensuite, elle se